

Jean-Marc Sereni

## Une petite vie bien remplie

Une brise légère emporte les pétales des fleurs du cerisier. Le printemps s'est installé. Dans le jardin, quelques vieux réchauffent leurs carcasses au soleil. Encore un hiver de vaincu.

S'il n'est pas le plus âgé, Monsieur François demeure le plus ancien pensionnaire de la maison de retraite. Discret et solitaire, il hante les lieux depuis quinze ans.

Depuis déjà deux ans, Sabine travaille ici, mais pour les résidents elle est toujours la *nouvelle*. Elle le restera jusqu'à ce qu'un autre employé soit embauché et lui ravisse le titre. Tout le monde lui donne du *Madame*. Au début, cela la mettait mal à l'aise, puis elle s'y est habituée. Seul Monsieur François l'appelle par son prénom, alors elle sait avant de se retourner que c'est lui qui la demande. Il ressemble à un tout petit enfant effrayé quand elle s'avance.

— Vous ne vous sentez pas bien ? s'inquiète-t-elle.

— Ça ira, je voudrais juste rentrer. Je suis un peu fatigué. La fin approche, murmure le vieillard.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Vous êtes en pleine forme. Un vrai jeune homme ! s'offusque l'employée.

— Un jeune homme de 85 ans... Vous voulez bien me raccompagner à ma chambre, s'il vous plaît. Il faut que je m'occupe d'Emma avant de partir.

La jeune femme reste silencieuse. Emma : la fille de M. François. Un fantôme invisible. À son arrivée, la situation l'avait intriguée et elle s'en était ouverte à sa responsable :

— Emma ? Bien sûr qu'elle n'existe pas. À part dans sa tête. Personne ne lui a jamais rendu visite depuis qu'il est installé ici. Personne ! Pas une fois ! Alors, il s'est inventé une fille. Et des petits enfants. Et toute une famille, pour lui tenir compagnie.

— C'est triste, s'était-elle émue.

— Pourquoi ? Tu n'avais pas d'ami imaginaire quand tu étais gamine ? Lui, c'est pareil. Il prétend qu'il se trouve avec sa fille. Parfois même, qu'elle emmène ses enfants. Mais en fait, personne ne vient le voir, il reste enfermé dans sa chambre, à décrire, dans ses cahiers, l'après-midi tel qu'il se l'invente. Le soir, il est de bonne humeur comme s'il avait vraiment reçu une visite. Pourquoi ce serait triste ?

À quel moment ce bébé dragon qui l'accompagnait sur le chemin de l'école avait-il cessé de faire le trajet avec elle ? Sabine ne s'en rappelait pas. Certainement jusqu'à ce que sa présence ne lui soit plus nécessaire. Il se nommait Mortimer. Alors pourquoi Monsieur François ne pourrait-il pas avoir une fille qui s'appelle Emma ? Comme les autres, elle s'était prise au jeu sans jamais se permettre de jeter un œil aux mystérieux cahiers, sur lesquels il consignait ses souvenirs chimériques.

La journée de travail terminée, l'assistante de vie s'apprête à monter dans sa voiture lorsqu'elle repense à son protégé. Il n'est pas descendu manger ce soir. Bien sûr, ce n'est pas la première fois et le service d'étage s'est occupé de lui, mais... Il avait l'air si fatigué. Il arrive fréquemment que ses petits vieux prétendent sentir la mort approcher. La plupart du temps, ce n'est qu'une crise d'angoisse et le matin ils se portent comme un charme, mais parfois... Parfois, ils ont raison et ne passent pas la nuit. Ils finissent toujours par avoir raison un jour ou l'autre. Alors elle se ravise et revient sur ses pas, après tout, personne ne l'attend à la maison. Elle veut juste le rassurer. Se rassurer.

Quand elle pousse la porte, après avoir toqué du bout des doigts, elle n'est pas vraiment surprise de découvrir M. François, en pyjama, installé à son bureau.

— Vous vous sentez mieux ? demande-t-elle.

— C'est gentil d'être là, répond-il, ignorant sa question.

— Je m'inquiétais pour vous.

— Il ne faut pas, je suis un vieux monsieur qui va partir, c'est dans l'ordre des choses...

— Oui, mais votre fille, s'alarme Sabine.

— Je ne l'ai pas tuée finalement, la rassure-t-il. Je n'en ai pas eu le courage, elle est encore jeune, tout juste cinquante-deux ans. Ce serait égoïste de ma part et puis, comment pourrais-je contempler son cadavre ? C'est au-dessus de mes forces. Il faudra qu'elle se débrouille sans moi.

Il referme le cahier bleu sur lequel il était en train d'écrire, puis tripote, entre ses doigts abîmés par les années, une petite clé. Celle du cadenas qui verrouille la cantine en fer posée dans un coin de sa chambre et où, chaque soir, il enferme soigneusement toutes ses notes. Il semble hésiter, puis la place à côté de son stylo, comme une invitation à l'utiliser.

— Mais vous n'allez pas mourir, M. François, le docteur vous trouve en pleine forme...

— Le docteur... Avec tous ses instruments, il serait capable de percevoir la faucheuse qui rôde autour de moi ? Je ne crois pas, non. C'est l'heure, je le sens et le docteur n'y peut rien.

Elle ne le contredit pas. Il se lève et s'avance vers le lit. Elle l'aide à se coucher.

— Vous pouvez rester un peu ? demande-t-il.

Elle approche la chaise, lui prend simplement la main, sans un mot et éteint la lumière.

— Je vous remercie Sabine, articule-t-il, en serrant faiblement ses doigts autour des siens.

— Vous voudrez bien dire à Emma que je l'attendrai, mais qu'elle ne se presse pas, ajoute-t-il.

— Je le lui dirais.

Elle a chuchoté pour qu’il ne remarque pas les trémolos dans sa voix.

La jeune femme est toujours là lorsque le vieux monsieur pousse son dernier soupir, tard dans la nuit. Juste un souffle qui s’achève dans un hoquet imperceptible. La main dans la sienne devient inerte, mais elle ne la lâche pas tout de suite. L’obscurité se fait oppressante maintenant que le silence n’est plus troublé par la respiration rauque. Alors, elle finit par se lever à tâtons, sans un bruit comme si elle craignait de le réveiller, et allume la lampe du bureau. Elle caresse du bout des doigts la petite clé, puis ouvre le cahier bleu. Les pages sont recouvertes d’une écriture appliquée, un peu tremblante. Elle s’assied.

*Je vais mourir, Emma. Ne sois pas triste. Je ne serai plus là pour toi, il faudra que tu trouves quelqu’un d’autre pour le temps qu’il te reste à vivre. Tu as déjà eu une petite vie bien remplie, mais ce serait dommage qu’elle s’arrête ici.*

Ce sont les derniers mots qu’il a écrits, sans doute juste avant qu’elle ne frappe à la porte.

Elle reprend sa lecture au début du cahier à peine entamé. Puis quand elle l’a achevé, elle déverrouille la malle.

À rebrousse temps, elle se plonge dans l’histoire d’Emma, découvrant, au fil des mots, son quotidien : les enfants qui grandissent, le travail, des Noël en famille, les mauvaises notes dissimulées, des goûters d’anniversaires, les nuits blanches, les grossesses, le mariage, la rencontre, les chagrins d’amour, les flirts adolescents, des vacances à la mer, la disparition du chaton, le souvenir diffus d’une mère absente, sans que l’on sache ce qu’elle est devenue. Les péripéties d’une existence banale, sans véritables drames, racontées au travers du regard bienveillant de son papa.

Il ne reste plus qu'un cahier quand le silence de la nuit cède face à la clameur désordonnée du chant des oiseaux qui saluent l'aube naissante.

Sur la première page est collée une feuille de papier A4 jaunie couverte de la même écriture appliquée. C'est là que tout a commencé. À l'époque, la main du rédacteur ne tremblait pas.

Elle lit :

*Emma est vivante, j'ai réussi à la sauver. Jamais je n'oublierai cet instant de terreur qui m'a saisi quand je l'ai trouvée pendue par le cou à sa mezzanine. Je n'ai pas perdu mon sang froid. J'ai coupé la ceinture de sa robe de chambre avec le cutter rangé dans le pot à crayons. J'ai accompagné au sol son corps inerte et j'ai desserré le nœud coulant. Surmontant la répulsion que m'inspirait l'idée d'appliquer ma bouche sur la sienne - c'est ma fille quand même -, j'ai penché sa tête en arrière et insufflé de l'air dans ses poumons. Une fois, deux fois, trois fois. Et le miracle s'est produit. Elle a inspiré un grand coup et a toussé violemment. Je l'ai installée en position latérale de sécurité, comme j'avais appris à le faire durant mes cours de secourisme. Elle respirait ! Vivante ! Elle me regardait avec ses yeux immenses, l'air étonné de me voir. Elle a essayé de parler, mais une grimace de douleur a déformé son visage enfantin, alors j'ai posé mon index sur ses lèvres. « Ne dis rien, on aura tout le temps. » Elle ne m'a pas écouté et a réussi à articuler « Il ne faut pas pleurer, papa. Ça va aller maintenant. »*

La colle a vieilli et, quand la jeune femme tourne la page, la feuille lui reste entre les doigts. Elle regarde au dos et, l'espace d'un battement, son cœur se fige. Elle reconnaît la photocopie d'un certificat de décès avec obstacle médico-légal dressé par un médecin du SAMU. Emma, 12 ans, est bien morte ce jour-là et ni son père, ni personne, n'a pu la sauver. Alors, depuis, le vieil homme lui a inventé une vie. Une petite vie bien remplie, la vie qu'elle aurait pu avoir si... Une vie imaginaire rédigée sur des cahiers d'écoliers rangés dans une cantine en fer.

Elle prend le stylo et écrit :

*Cette nuit, papa nous a quittés dans son sommeil. La dame de la maison de retraite lui tenait la main. Elle m'a dit qu'il était parti apaisé, mais je m'en veux quand même de ne pas avoir été là.*

Une larme coule et mouille le papier diluant les mots en une fleur d'encre bleue.